

CLAIRE.—Aussi, n'est-ce pas là ce que je veux te proposer.

ATHÉNAIS.—Qu'est-ce donc ?

CLAIRE.—C'est de t'éloigner pour quelque temps de notre maison.

ATHÉNAIS (*vivement*).—Y songes-tu ?

CLAIRE.—Oui. Et c'est sur le ton de la prière que je te le demande. . . . Accuse-moi d'être folle, mais fais cela. Il y va de mon bonheur.

ATHÉNAIS.—Et sous quel prétexte veux-tu que je m'éloigne ? Que dirait-on d'un départ si brusque qu'il ressemblerait à une rupture ?

CLAIRE.—Nous nous chargerons de l'expliquer d'une manière satisfaisante.

ATHÉNAIS.—Nous pouvons n'y pas réussir, et ce serait désastreux pour moi. Tu as été franche : je vais l'être. Je suis nouvelle dans le monde où m'a fait entrer le duc de Bligny, je m'y plais, et je tiens à y garder la place que j'ai déjà su m'y faire. Mais on y est très rigoriste. Aussi, tu comprends que si la famille de mon mari me fait froide mine, on trouvera là une occasion de me discuter. Je suis si jalouse ! Et alors, adieu mes rêves ! Si tu as ton amour, moi, j'ai mon ambition. Je comprends que tu tiennes à protéger l'un, souffie que je défende l'autre.

CLAIRE.—Ainsi, tu refuses ?

ATHÉNAIS.—Bien à contre-cœur. Mais, en conscience, mets-toi à ma place.

CLAIRE (*avec violence*).—Que je me mette à ta place ? C'est toi qui t'es mise à la mienne, et qui veux t'y mettre encore ! Depuis que je te connais, tu me poursuis de ton envie et de ta haine. Fille tu m'a pris mon fi me !, femme, tu essaies de me prendre mon mari ! Je n'ai pas su garder l'un, je saurai t'arracher l'autre.

ATHÉNAIS (*avec rage*).—Ah ! c'est ainsi ! Eh bien ! oui, depuis mon enfance, je te rends en haine tout ce que toi, et tes semblables, vous m'avez prodigué de dédain. Tu m'as écrasée, pendant dix ans, de ton nom et de ta fortune ! Eh bien ! Vois, aujourd'hui, j'ai des millions, je suis duchesse, et tu en es à me demander grâce !

CLAIRE.—Prends garde ! Je ne suis pas d'un sang à me laisser longtemps insulter impunément !

ATHÉNAIS.—Et moi, je porte un nom qui me met au-dessus de ta colère.

CLAIRE.—J'en appellerai de la conduite que tu tiens envers moi. . . .

ATHÉNAIS.—A qui ?

CLAIRE.—Au monde.

ATHÉNAIS.—Lequel ? Le tien où je suis montée ? Ou le mien où tu es descendue ?

CLAIRE.—A celui, quel qu'il soit, où il y a des honnêtes gens pour qui respecter les autres est un devoir, et se faire respecter soi-même est un droit. Devant celui-là, entends-tu ? je répéterai hautement ce que je viens de te dire. Je te montrerai telle que tu es. Et nous verrons si le nom que tu portes, si grand qu'il soit, suffira à cacher ta bassesse et ta fausseté.

ATHÉNAIS.—C'est un scandale que tu cherches ?

CLAIRE.—C'est une exécution que je vais faire. Une dernière fois, veux-tu consentir à ce que je te demande ?

ATHÉNAIS (*avec rage*).—Non ! cent fois non !

CLAIRE.—Alors, tu vas voir !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LE BARON, LA BARONNE, MOULINET, PHILIPPE.

CLAIRE (*avec éclat*).—Duc, emmenez votre femme, si vous ne voulez pas que je la chasse devant tout le monde !

MOULINET (*accourant effaré*).—Chasser ma fille ? La duchesse, ma fille !

ATHÉNAIS (*au duc*).—Monsieur, ne laisserez-vous insulter de la sorte, sans me défendre ? (*Philippe, grave, paraît aux côtés de Claire.*)

LE DUC (*froidement, à Philippe*).—Vous avez entendu, monsieur, ce que madame Derblay vient de dire ? En acceptez-vous la responsabilité ? Ou êtes-vous prêt à vous en excuser ?

PHILIPPE (*que Claire observe avec angoisse, s'avançant impossible*).—Monsieur le duc, quoi que fasse madame Derblay, je le tiens pour bien fait.

LE DUC (*s'inclinant en souriant*).—C'est compris !

CLAIRE (*allant vers Philippe avec élan*).—Oh ! merci, Philippe.

PHILIPPE (*l'arrêtant d'un geste*).—Vous ne me devez pas de remerciements. En vous défendant, c'était mon honneur que je défendais.

(*Rideau.*)

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le cabinet de travail de Philippe à Pont-Avesnes. — Porte au fond, porte à droite et à gauche, pan coupé, large fenêtre à droite, une grande table au milieu. Grande cheminée à gauche ; en avant de la cheminée, un petit guéridon ; à droite, premier plan, une crédence. — A gauche de la table, un fauteuil, à droite, une chaise ; au fond, de chaque côté de la porte, une chaise ; au premier plan gauche, près du guéridon, une chaise ; au premier plan droite, près de la crédence, un fauteuil ; sur la table, un encrier avec plumes, crayon, cire à cacheter, cachet ; un petit flambeau en bronze doré avec bougie allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, SUZANNE

(*Philippe écrit, éclairé par une lampe.*)

SUZANNE (*entrant par la gauche*).—Bonjour, frère !

PHILIPPE.—Déjà levée, Suzanne ?

SUZANNE.—Déjà. . . . Mais il est huit heures !. . . . Et toi, vilain, tu as encore passé la nuit à travailler !. . . .

PHILIPPE.—J'avais des comptes très importants à arrêter. . . .

SUZANNE.—Eh bien ! il fallait prendre un jour de plus et ne pas veiller.

PHILIPPE.—C'était impossible. (*Il se lève.*) Où vas-tu ce matin ?

SUZANNE.—Je vais faire une tournée. . . . C'est mon jour de pauvres. . . .

PHILIPPE.—Tiens. . . . tu leur donneras mon aumône avec la tienne. (*Il lui donne un billet de banque.*)

SUZANNE (*l'embrassant sur une joue*).—Merci pour eux. . . . (*L'embrassant sur l'autre.*) Merci pour moi.

PHILIPPE.—Ecoute encore, avant de t'en aller. . . .